

Une « décize » à Lyon par « la Vapeur »

Chacun sait qu'en termes de nautonier, une décize est une descente du Rhône.

Notre grand-mère maternelle nous a souvent conté sa descente à Lyon par « la Vapeur », alors qu'elle était jeune fille.

Née en 1850, ce voyage dut s'effectuer tout de suite avant la guerre de 1870-71, ou peu de temps après. Notre aïeule s'étant mariée en 1874, elle devait avoir autour de vingt ans lors de ce « grand voyage ».

A ce moment là, les liaisons avec Lyon se faisaient par le fleuve ou par la route. Le chemin de fer de l'Est de Lyon fut inauguré seulement en 1881. Jusqu'en 1886, il existe un service régulier de bateaux à vapeur entre Aix-les-Bains et Lyon. La longueur totale du trajet était de 142 km, la descente durait 8 heures et la montée s'effectuait en 13 heures. Toutes proportions gardées, ce n'était pas si mal. Le service était quotidien en été et avait lieu trois fois par semaine le reste de l'année. Une flottille de six « Hirondelles » assurait le trafic. En patois, on nommait le bateau simplement « la Vapeur ».

A la hauteur de Creys, l'escale normale était à Rix (rive droite), une escale facultative se situait à Mérieu, un peu en aval (rive gauche) où existait un appontement qui se voit encore. Le bateau montant croisait le bateau descendant en face de Mérieu.

De Rix à Lyon, il y avait un peu plus de 70 km et la descente s'effectuait en un peu moins de quatre heures, sauf en cas de difficultés au passage du Sault Brénaz.

Notre grand-mère embarqua donc et, au Sault, passage dangereux, on fit se porter tous les passagers à l'arrière pour éviter que l'étrave pique et accroche le fameux rocher « à la Marion ». A cette époque, le canal latéral n'existait pas, il ne fut réalisé qu'en 1890, en même temps que l'on régularisa, à la mine, les trois sauts : le petit, le grand et le saut à la Marion.

Le débarcadère à Lyon était situé vers le quai St Clair actuel.

A Lyon, existaient les premiers autobus hippomobiles sur rails, avec de hauts marchepieds. C'était l'époque des amples et longues robes. Les femmes du peuple portaient rarement la « culotte », (on disait « les culottes » en patois), sous la jupe, pour les travaux de la semaine. Nous nous souvenons avoir vu, autour de 1920, des lavandières participant deux fois l'an à la grande lessive de la maison familiale, s'écarter du groupe pendant quelques instants et accomplir un besoin liquide naturel dans la station debout. Notre aïeule, même jeune fille, n'échappait pas à la coutume.

En prévision des montées et descentes d'autobus, où forcément elle allait être obligée de se retrousser et d'exposer fugitivement, sous le cotivet (la jupe en langage lyonnais) un peu du haut genou, notre magnaude, en fille prévoyante et sage, avait donc mis une culotte pour descendre à Lyon. Ainsi, les gones et les canuts en seraient pour leurs frais.

Mais où l'histoire se corse, c'est que ce jour-là, prise d'un besoin pressant, elle s'écarta dans un coin pour se soulager. Oubliant qu'elle portait « culotte », elle fit pipi dedans.

Notre grand-mère riait aux éclats en racontant la chose et nous l'imitions de bon cœur.

O que j'ai douce souvenance
Du lieu de ma naissance...

Marius GROS
Janvier 1977

